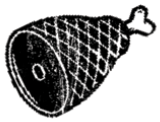
POLARD

« Hé l'artiste ! Ça ne va pas aller si tu tiens ton couteau comme un stylo ! »
Christian Baschiri, Maison Pruneaux, 26 septembre 2018

Toute ressemblance avec des faits réels, des personnes existantes ou une légende connue ne serait qu'un monstre de coïncidence.
La marchandise n'est ni reprise, ni échangée.
La maison ne fait pas crédit.



1

On avait dit pas les gamins.

À peine un pied posé dans la Maison Lobau et je comprends que quelque chose ne tourne pas rond. Sûr que c'est pour moi, à chaque fois que ça chie dans la colle c'est à Memet qu'on refile le seau de Cléopâtre à la merde. Le temps de lâcher un bonjour enjoué à Sabrina, la préposée à l'accueil, une vosgienne aimable comme le col du Donon pour un cycliste obèse et qui garde la tête dans le pâté lorrain jusqu'aux environs de quinze heures, et le Patron fait tomber sa poigne de fer sur mon épaule : « Memet, dans mon bureau ! ».

Et voilà. Qu'est-ce que je disais.

Depuis que l'urbanisme a choisi le béton pour rendre les villes moches, l'Hôtel de Police de Nancy pose son gros cul monolithique sur le boulevard Lobau comme une verrue de granit ; les galets qui l'habillent de pied en cap lui donnent l'air d'un expatrié breton. Ce matin, il est secoué d'un frémissement particulier, un que je connais parfaitement bien, celui de la loose, le genre qui ajoute à l'odeur de javel et de mauvais alcool laissée par les poivrots de la nuit celle de la poisse. Je trotte derrière le Patron jusqu'à son bureau, au dernier étage. On prend les escaliers parce que l'ascenseur n'est toujours pas réparé (d'ailleurs l'ascenseur ne sera JAMAIS réparé, je pense que le dernier à avoir pu prendre un ascenseur fonctionnel dans ce bâtiment a dû être le daron de Sabrina, la vosgienne de l'accueil, venu là bien avant la conception de sa fille gardienne de la paix afin de porter plainte contre sa sœur pour harcèlement sexuel, ce à quoi on avait dû lui répondre que bon, quand même, si on devait enregistrer une plainte pour chaque cas similaire dans les Vosges, on n'aurait bientôt plus assez de sapins à couper sur les ballons pour faire le papier des procès-verbaux), si bien que lorsque l'on atteint le dernier étage, le Patron est à bout de souffle, en train de cracher ses poumons. C'est bien beau d'avoir la clope au bec pour faire flic (c'est vrai après tout, on ne va pas vapoter, on n'est pas des gendarmes), mais après trente ans à soixante cibiches jour on pourrait regoudronner facile le boulevard Lobau avec une seule quinte de toux du Patron.

Une fois entrés dans le bureau, c'est les ordres qu'il crache : « MEMET ! Tu laisses tout ce sur quoi tu bosses en ce moment, tu laisses tomber les géorgiens, tu laisses tomber le cuivre et les paris truqués sur l'ASNL, de toute façon y'a pas besoin de truquer quoi ce soit cette saison, on est en décembre et l'ASNL n'a pas gagné un seul PUTAIN de match, tu laisses tout de côté parce qu'on a un enlèvement de mineur.

- Et merde.
- Attends, Le Truc, tu ne sais pas tout ! »

Pour tous les flics de la maison, je suis « Le Turc », comme si le fait de m'appeler Memet était gênant, parce que ça leur faisait trop penser à la Me-Meth que prennent les schlags de la gare, ou comme si on ne pouvait pas être à la fois turc et flic (« eh mec, tu ne te serais pas trompé de côté du bureau ? »), ou comme si on voulait être bien certain de l'endroit d'où je viens, du flic Label Rouge, étiqueté, spéciale traçabilité, élevé à la graine de lin en plein air dans les plaines d'Anatolie. Mais pour le Patron, est-ce qu'il avait mal entendu ou est-ce qu'il était vraiment con, j'étais « Le Truc ».

- Attends Le Truc ! T'es pas au bout de ta peine. Quand je te dis « enlèvement de mineur », on ne parle pas des gars qui vont chercher le charbon, on n'est pas au commissariat de Forbach, pigé ? (Il me prend pour un débile, cette fois-ci c'est sûr, il est à deux doigts de me parler petit nègre). On parle de gamin. Sauf que dans ce cas précis, il ne s'agit pas d'une simple disparition de gamin. Parce que cette fois-ci, on en a deux. Des frangins en plus. La disparition a été signalée cette nuit un peu avant une heure, on a envoyé Chicon pour les premières vérifs, la famille a l'air propre ».

Chicon, c'est un collègue qui travaille la nuit. Chicon à cause de ses origines belges, à cause de son physique d'endive aussi, et surtout parce que c'est une flippette pas possible, dès que tu le cuisines un peu il rend de l'eau. « On est en contact avec le Préfet, le déclenchement de l'alerte enlèvement est imminent ».

Et voilà. Qu'est-ce que je disais. La sale affaire, elle est pour Memet, pas un gamin ce coup-ci mais deux. Le Patron balance une photo des lardons sur le bureau : « On a demandé la photo la plus récente possible aux parents. Par chance on est tombé sur une famille 4G, ils ont fait un selfie avec les gamins quelques heures seulement avant la disparition. On va se servir de ça pour l'alerte, les gars de l'infographie sont dessus ». Je jette un œil au cliché. Derrière la tête floue de la mère au premier plan on voit les deux affreux avec des yeux comme des soucoupes, probablement entrain de fixer un écran, manettes de console de jeu en main, pyjamas Minions et chaussons fantaisie en forme de tête de renne du Père Noël. Merde. Je me dis que le jour où mon métier me laissera le temps de faire des gamins, il faudra que je pense à les habiller correctement tout le temps, au cas où on les enlève, histoire qu'ils n'aient pas l'air de crétins sur les chaînes d'info en continu. « Allez, au boulot le Truc ! ». Après avoir hésité une seconde à rappeler au Patron que j'ai passé les mêmes examens que lui et qu'il peut m'appeler Commissaire Sultanas ou Memet, je me contente de ramasser le dossier et la photo de Pipo et Croquette, et de sortir du bureau en soupirant.

Dans le couloir je sens bien que ça ricane. Il a bon dos Memet, c'est toujours à lui qu'on refile le sale boulot. Les morts dans le canal, les reconnaissances de paternité des enfants cachés du président de l'Agglo (gros dossier), les disparitions de marmots, c'est pour Le Turc, et pendant ce temps-là, Chicon lui, il prend les dépositions des strip-teaseuses sans papiers du Sphinx à Charmes. Pour bien montrer mon mécontentement, je claque la porte de mon burlingue. Et quand je dis de mon burlingue, je suis gentil, je devrais plutôt dire le bureau-qu'on-m'a-gentillement-prêté-pendant-le-congé-maladie-longue-durée-du-collègue-et-estime-toi-déjà-heureux-d'avoir-un-bureau-rien-qu'à-toi.

La pièce est poussiéreuse, pleine de posters et de figurines de Gaston Lagaffe, de plantes vertes qui ont a peu près la même santé que le propriétaire historique, que je soupçonne d'ailleurs d'être mieux arrosé que ses ficus : après une affaire de stup qui a mal tourné, l'IGPN a pointé le bout son nez et Gaston Lagaffe a décidé de se mettre sur la pente douce de la retraite à coup d'antidépresseur. À cette heure, il coule un arrêt maladie heureux dans sa villa Ker Lexomil sur les hauteurs de Gerberviller. À chacun sa came. Appelé en renfort depuis le commissariat de Toul où je me faisais chier à coller du timbre amende et à emmerder les pécores de Void-Vacon qui font de la gnôle sans privilège, j'ai hérité du bureau en bordel de Gaston, et de ses emmerdes. De sacrées emmerdes, putain.

On avait dit pas les gamins.

2

Philibert n'aimait pas son prénom.

Il avait passé son adolescence à supplier ses parents d'enlever le Jean devant Philibert, parce que le diminutif affectueux donné par ses camarades le faisait passer pour un pointeur, mais même sans le Jean devant, un Philibert trimballe avec lui un côté suranné et vieille France, un genre d'odeur de moisi qu'on ne trouve que dans les tapisseries des châteaux humides aérés une fois par an, pendant les journées du patrimoine ; et comme il était issu précisément de ce genre de famille héritière du patrimoine de la vieille France, Philibert essayait de se faire appeler Phil. Il disait « appelez-moi Phil, ça sera plus sympa » alors tout le monde s'obstinait à l'appeler Philibert, parce que personne n'avait envie d'être sympa avec lui.

Mais ce que Philibert aimait encore moins que son prénom, c'était aller chez le dentiste.

« Ouvre la bouche plus grand, Philibert, bon sang !

- Gnu Gueux nappeler Gnil, gnest gu gympa...
- Je ne comprends pas ce que tu dis, laisse la bouche ouverte. »

Ancien camarade d'enjaille au Rallye de Stanislas ou pas, Thierry le dentiste y va franco lorsqu'il constate les dégâts : « Nom de Dieu ! Mais c'est une sacrée infection que tu as là ! Pourquoi tu as attendu aussi longtemps pour venir me voir ? Je vais devoir inciser et t'aspirer tout ça, on n'est pas loin de la tumeur, mon vieux... c'est dommage qu'on ne roule pas au pus, tu aurais gagné un an de carburant. Attends, ça risque d'éclabousser un peu, je vais te mettre des protections ». Et l'homme en blouse blanche (plus pour longtemps), de foutre des lunettes oranges fluo sur le nez pincé de Philibert qui va bientôt chanter La Marseillaise en breton. Le dentiste bascule le fauteuil et astique ses outils chromés. L'autre vire pâle. Lunettes spatiales et fauteuil aérodynamique, il se demande depuis quand l'Ordre National des Chirurgiens-Dentistes s'est fait racheter par l'équipage de L'Entreprise. Le suppôt de Star Trek fourre une éponge dans la gueule de son patient (il donne à Phil un mauvais coton), approche son scalpel, et...

Lorsque la galaxie infectieuse éclate, on voit simplement les pieds de Philibert tressauter sur le fauteuil, et une larme couler le long de sa joue. Il n'a pas le temps de crier beaucoup avant de s'évanouir. Il a beau être l'héritier désigné de la plus grosse entreprise de fabrication de jouets en Europe, il danse lorsque l'on joue au Docteur Maboul avec ses chicots. Face à la douleur, on est tous égaux. Après une séance de pompage que n'aurait pas renié Chicon lors de ses investigations pleines de Charmes, Thierry ranime son patient à coup de claques dans la gueule ; le dentiste choisit le côté qu'il n'a pas opéré, tout de même, c'est un professionnel. Et puis, en brandissant une pince immense comme s'il s'agissait de la Coupe d'Europe, il montre à Philibert ce qui a causé son infection et qu'il vient de choper entre deux molaires : un minuscule bout de viande qui était resté coincé là. « Je ne sais pas ce que tu as mangé, mais ça n'a pas voulu se laisser faire. La prochaine fois, viens me voir plus tôt, et fais-moi le plaisir de te servir de fil dentaire. La majorité des brossages de dent ne servent à rien à part à enrichir les vendeurs de brosse à dents, c'est le dépôt qui reste entre les dents qui donne les caries et les infections. Enfin, ce n'est pas à toi que je vais apprendre à vendre des gadgets qui ne servent à rien ! ». Philibert essaye de sourire, mais il n'y parvient que d'un seul côté, à cause de l'anesthésie qui lui bouffit la joue, alors il bave un peu, on croirait le Maire de Nancy après quatre ans de mandat. « Je vais te filer des calmants, aussi, tu m'as dit que tu devais être opérationnel le plus rapidement possible. Pourquoi déjà ? ».

Philibert se masse la mâchoire, et répond : « Pour la passation de pouvoir de décembre prochain. Mon oncle me confie la direction générale de La Grosse Recré, il accepte enfin de se retirer. Faut que je sois à 100% de mes moyens ce jour-là. D'ailleurs tu es invité à la cérémonie et au buffet, Thierry, ça serait dommage que tu manques ça.

- Tu peux compter sur moi, Philibert.
- Appelle-moi Phil, ça sera plus sympa ».

3

Derrière le rideau de fer, c'est une vraie boucherie.

Une vraie boucherie, c'est-à-dire pas le genre de manufacture qui te vend du porc à la flotte, de la viande qui a fait de la gonflette, on n'est pas au supermarché. Au 107, de l'Avenue de Strasbourg, à la Maison Pruneaux, le métier de Boucher Charcutier Traiteur est sacré : on soigne les esprits sains grâce aux porcins. Quelques minutes avant sept heures, Xavier Pruneaux, le patron, fait des nuages dans le froid de l'aube en expirant un oxygène qui sent le sommeil et la chicorée. Au client concerné, il confiera : « Avant on arrivait à cinq heures, à sept heures y'avait déjà du monde qui grattait au carreau, pour des viandes longues à cuisiner. Aujourd'hui plus personne ne mijote ». Plus personne ne mijote, sauf dans les cellules de la Maison Lobau, ajouterait Memet.

Pruneaux lève le rideau de fer et attaque le nettoyage de la vitrine, une obsession. C'est là que porte le premier regard du client, il faut que ce soit impeccable. Un peu comme du rimmel pour une blonde (d'Aquitaine, de préférence). Il souffle dans ses mains gelées pour les réchauffer, mais ne rechigne pas : « Je préfère le froid et l'hiver à l'été, au moins les clients mangent, qu'est-ce que tu veux que je leur vende en été, des carottes ? Remarque, je fais plus de bénéfice sur une salade de carottes que sur un filet de bœuf, mais ce n'est pas mon métier les carottes ; les carottes c'est bon pour les ânes. Moi j'en laisse sur le bord de la fenêtre la veille de la Saint Nicolas, ça amuse le gosse. Ou alors un bon bœuf carottes. Ça, je ne dis pas ». À Nancy les bœufs carottes sont bons, ils ont eu Gaston Lagaffe, préciserait Le Turc.

Derrière la vitrine qui change tous les jours en fonction des arrivages, il y a la boutique. Là, c'est le domaine de la séduction, on emballe les gigots avec du papier sulfurisé autant qu'avec de l'éloquence : pour chaque client, Pruneaux aura un mot, une petite attention, le souvenir de son nom, précis. « Ce n'est pas une clientèle, c'est la famille. Certains sont devenus des amis ». Et toujours un peu d'humour. C'est qu'il faut se faner le défilé des vieilles, exigeantes et commères, mais même avec elles le chef est gentil, c'est connu, la viande est meilleure rassie. « Venez, Madame Gensin, je vais vous encaisser là-bas, parce qu'ici la machine ne rend pas la monnaie ! ». Tout au long de la journée, on tient ici le journal des actualités, la gazette orale du quartier, aujourd'hui une fuite de gaz, demain une ancienne bonne cliente que l'on enterre ou la petite dernière qui a eu son bac. Parmi la clientèle, il y a beaucoup de femmes. Les hommes ne font pas les courses, ou alors pas dansce genre de boutique, ou alors avec la liste de leur femme, et s'il n'y a pas ce que madame a marqué sur la liste, on appelle au téléphone pour être sûr. Après dix ans de mariage, on ne prend plus d'ini- tiative, on se contente de ronger ses noces.

Dans l'arrière-boutique, ça charbonne. Le boucher fait la toilette, il emballe le foie de porc avec de la crépine pour ne pas qu'il sèche, ça fait une belle fricadelle. Attention, ne vous trompez pas de métier, le boucher c'est pour la viande, le charcutier c'est juste pour le porc, comme le marin. Le boucher c'est l'artiste au couteau, il aurait pu faire peinture mais il a choisi viande. Un bœuf est un bœuf, mais entre les mains de l'artiste, la viande n'est plus de la viande, ça devient de la poire, de la fausse poire, de l'araignée, du merlan, une pièce du boucher, une carte au trésor, un globe. Sur le billot on soigne le verbe autant que les bêtes.

Le geste est précis, une tendresse ; on croit trouver des assassins et on découvre des horlogers. Tandis que le couteau du boucher désosse, coupe, effile, celui du traiteur, lui, cuisine. Dès potron-minet, ça sent le beurre fondu et les sot-l'y-laisse qu'on y jette pour les faire suer. Tout à l'heure on noiera la moutarde dans la crème ; ici l'appétit vient avec l'aube. Juste avant l'ouverture du magasin et l'accueil des premiers clients, à neuf heures pétantes, on prend le café. L'annonce est rituelle : « le café est servi messieurs ! ». Alors on se retrouve dans le laboratoire, derrière la caisse, les affamés se tartinent du beurre sur un énorme bout de pain et on prend plaisir à se taire tous ensemble. À chacun sa tasse, toujours la même, piochée dans un lot ramené de voyage par le chef : Prague, Venise, Paris.

Et Londres pour l'apprenti.

Parce que là-bas, la cuisine est dégueulasse.

4

Sans filtre.

L'Oncle est fidèle à lui-même, il parle direct et ne lâche jamais. Face à lui, Philibert n'en mène pas large. Il sirote son café Nespresso, tout frais sorti de la machine, avec les molécules de savon pour faire la mousse, histoire de se donner une contenance. L'Oncle attaque. On est dans son bureau, banquettes en buffle, secrétaires de direction, cendriers de cristal qui ne servent plus depuis la loi Évin, Radio Classique et boîte à meuh, emblème de l'entreprise, en guise de presse-papier :

« Arrête de faire cette tête de calamar, Philou (avec l'Oncle « Phil » n'est jamais passé, il n'aime pas ce qui est sympa, mais « Philou » oui, plus comme un ordre sur la conduite à tenir en affaire que comme une marque d'affection, d'ailleurs ; Philou qui se demande, à cette seconde précise, à quoi peut bien ressembler le visage d'un calamar, et si les calamars, comme lui, peuvent souffrir de maux de gencive atroces à cause d'un morceau de barbaque minuscule qui s'est logé là où il ne faut pas, comme un poème d'amour dans la bande de Gaza). La direction générale du groupe, ça n'est pas l'abattoir. On dirait que tu vas faire sous toi. Je te rappelle que ça n'est pas notre gestion qui nous a conduit au redressement judiciaire, c'est la conjoncture ! En cinquante ans, j'ai fait de La Grosse Recré le leader du jouet pour enfant en Europe, et depuis deux quinquennats, avec les peigne-culs qui n'ont rien réformé d'autre que la bonne humeur, on vit dans un pays de dépressifs qui ne veulent plus jouer à la poupée ! C'est de ma faute peut-être ? Y'en a plus que pour le jeu vidéo, mais pour ça (il retourne la boîte qui fait meuh), que dalle ! Alors c'est sûr que tu as de la chance de récupérer la boîte, mon neveu, parce que ta tante et moi on n'a pas eu de gamins, mais comme je dis toujours, j'ai dix millions d'enfants et c'est chez moi qu'ils dépensent leur argent, tu as de la chance je te dis, ça te revient de droit, mais attention, tu vas en chier. Parce que les jeunes, aujourd'hui, vous ne savez pas ce que c'est que le boulot. Vous faites vos heures et vous partez. Tu n'étais pas là, il y a cinquante ans, quand je déchargeais des dinettes complètes à l'entrepôt. Et à l'époque elles étaient en chêne, crois-moi il faut avoir les reins solides pour trimballer ça. Aujourd'hui tout est en plastique, acheté sur Internet et livré en colis, y'a plus l'amour du métier. Tiens, tu as déjà vu un enfant en liberté, toi ? T'as déjà vu un vrai gamin sur pattes, évoluer en milieu naturel ? Ils vous apprennent ça à l'école, à comprendre un gamin ? Tu sais de quoi est composé un gamin ? Ne me réponds pas à quatre-vingts pour cent d'eau parce que je te la fous dans la gueule (la boîte qu'il brandit fait meuh). Un gamin c'est composé à un pour cent de dents de lait et de morve, et à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de frustration. Devenir un adulte, c'est simplement jeter son mouchoir sale sur ses frustrations d'enfant. Cette frustration, Philou, tu peux la multiplier par mille lorsqu'un gamin entre dans l'un de nos magasins. Cette frustration, c'est ton assurance vie, mon gamin. Acheter un jouet, c'est lever un voile de frustration. Si tu ne te démerdes pas trop mal, tu passeras la crise et tu redresseras la barre ; ne t'inquiète pas, il y a une chiée de fusibles à faire sauter avant toi. Mais travaille, par pitié, travaille, et ne te plains pas ».

Philibert a arrêté d'écouter à peu près au moment du calamar - il faut dire qu'il connait le discours par cœur. En revanche, parce que la suite semble inédite, il lève les yeux de sa tasse et retire la langue de la cicatrice qui barre son abcès. « En conclusion, mon Philou, pour la passation de pouvoir, sors-moi le grand jeu. Éblouis nos actionnaires. Cérémonie, buffet, je veux que tout le monde soit sur le cul, montre-moi que tes grandes écoles, ton marketing et ton management ne m'ont pas coûté les yeux de la tête pour rien. Fais-nous rêver, donne-nous du jouet pur jus, du concentré d'enfance. Je veux bouffer du gamin en pleurs qui fait une colère pour que ses parents claquent leur PEL dans nos magasins.

- Si seulement tu savais, mon Oncle, pense Philibert en affichant son premier sourire post-opération Star Trek. Tu ne vas pas être déçu. Tu peux en être certain…

On va frapper un grand coup ».

5

Je frappe un grand coup.

Droit dans les gencives. Oh, je ne suis pas fier, mais je me suis quand même gardé un géorgien sous le coude, histoire de me défouler, parce que les affaires de disparition de gamin, ça me rend nerveux. L'autre en face essaye de me raconter entre deux baffes en baragouinant son esperanto du bled qu'il n'y est pour rien dans l'enlèvement rapport au fait qu'au moment de la disparition, il était déjà chez nous en garde à vue, mais je ne veux rien savoir, je lui en recolle une dans le beignet. Les gars des pays de l'est, ils ont toujours des bonnes excuses pour t'embrouiller.

Dans une plombe je dois rencontrer les parents. Il va falloir être psychologue, rappeler que la Police va faire son possible, que je vais enquêter jour et nuit, sans relâche, pour retrouver les disparus. Mais que je ne suis pas Batman non plus, je ne fais pas de miracle, je ne porte pas de collants et le seul animal qui dort la tête en bas et qui vient de chez moi, il est sur broche et il s'appelle Kebab. Suivront les enquêtes de routine, de voisinage, les témoignages, les dépositions et toute la paperasse. Va falloir faire le tour du quartier, mais je vais concentrer mes recherches sur l'avenue de Strasbourg, autour de l'appartement familial. Dans la majeure partie des cas, les enfants enlevés sont retrouvés sous quarante-huit heures dans le pâté de maison de la disparition.

Une seule chose me chagrine : même en tant que nouvel arrivant, qu'il existe une avenue de Strasbourg à Nancy, ça me chiffonne. Parce que les alsaciens, ils ne respectent rien. Ils ne respectent tellement rien qu'on croirait des allemands. Leur complexe de supériorité dans la nouvelle Grande Région, leur accent dégueulasse, leur culture moyenâgeuse, et par-dessus tout le fait qu'ils veuillent s'approprier Saint Nicolas…

Renseignez-vous, les schleus, Saint Nicolas n'est pas de chez vous. Il est turc, comme moi. Pourvu que pendant l'enquête je ne tombe pas sur un voisin alsacien, parce que je suis d'humeur à lui servir la même tendresse qu'à un géorgien.

6

« Poussez très fort ».

On ne sait pas vraiment s'il s'agit d'un avertissement pour ouvrir la porte de la boucherie ou si c'est un conseil santé pour les clients âgés qui n'ont plus le transit ad hoc. Quoi qu'il en soit, si l'on en croit les médecins, avec Pruneaux on ne devrait pas avoir besoin de pousser très fort. Peu importe, je rentre dans la boutique, jette un coup d'œil à l'étalage. Rien à signaler. A droite la vitrine, remplie de viande, à gauche une bonne centaine de bouteilles de vin. Entre le porc et le paf, Memet se sent bien. Heureusement que je suis musulman indulgent ; j'ai plus de problème avec mon diabète qu'avec le prophète. Le magasin vient d'ouvrir, il n'y a qu'une seule cliente devant moi, ça devrait aller vite. L'interrogatoire des parents n'a rien donné de nouveau par rapport à la déposition qu'a prise Chicon. Ils étaient effondrés (normal), inquiets à mort (normal), prêts à tout pour qu'on leur ramène Ben et Nuts (normal), et surtout bien trop cons pour avoir organisé le rapt de leurs propres enfants (prévisible). Je me suis trompé sur la cliente de devant, en revanche, elle est lente comme une départementale limitée à 80 km/h, je vais devoir attendre mon tour pendant trois plombes. Elle vient de sortir un certificat médical de son sac à main et montre la liste de ses allergies au boucher, en lui disant qu'il est bien gentil de lui préparer ses plateaux traiteur en fonction de ses problèmes, qu'elle ne sait pas faire la cuisine et que de tous les traiteurs de Nancy c'est bien le plus patient. J'en profite pour détailler le patron d'ici : Xavier Pruneaux, si j'en crois le registre du commerce et le nom brodé sur sa blouse. Il glisse des instructions par la porte coulissante aux ouvriers dans l'arrière-boutique, qu'ils préparent son plateau particulier à La Reine. Un grand bonhomme, jovial, qui a l'air d'avoir grandi ici, timide mais bon commerçant, pas de vice ou de stigmate visible. J'ai consulté l'historique de la boutique, aucune plainte sur l'hygiène, maison réputée, pas de drogue, pas d'alcool, direction sérieuse. On voit souvent Pruneaux à jeun. Après une éternité, la capricieuse a enfin fini de remplir son cabas, ça va être à moi.

« Qu'est-ce que je vous sers ? demande le patron, cordial.

- La main, ça suffira. Commissaire Sultanas, j'enquête sur la disparition de deux enfants, la nuit dernière, dans cette rue précisément, à quelques maisons d'ici.
- Oh, je suis désolé Monsieur l'agent…
- Commissaire.
- Monsieur le Commissaire, pardon, je suis désolé, je n'y connais rien en police…
- Je n'y connais pas grand-chose en boucherie mais je suppose que si je vous demande une grillade parisienne vous n'allez pas me donner un steak haché…
- Effectivement.
- Ben là c'est pareil.
- Tout à fait.

Silence gêné. Pruneaux reprend.

- Mais vous savez que la grillade parisienne c'est du porc. Enfin je ne dis pas ça à cause de votre nom, ou parce que vous avez l'air, enfin,…
- Laissez tomber.
- On a du poulet sinon.
- Laissez tomber, vraiment. Vous avez entendu parler de la disparition ?
- Pas directement. Mais mon boucher, oui, c'est Madame Gensin qui l'a attrapé sur le trottoir avant qu'il n'embauche. Elle tenait l'info de Madame Valdenaire, qui l'avait su grâce aux sœurs qui font les mâtines et qui ont entendu les parents crier dans la rue après leurs enfants.
- Et la cliente qui est passée avant moi, là ? Le genre d'Annie Cordy casse-bonbons ?
- Oh, ça c'est la reine, mais elle n'a rien à voir avec le quartier, elle n'habite pas ici. Elle vient juste chez nous parce qu'on est les derniers de la ville à accepter de se plier à ses caprices. Elle change d'allergie en fonction du menu de la semaine. Pas bien méchante, mais très exigeante.
- Vous avez vu passer des gamins ce matin devant la boutique ? Ou hier ? Vous connaissiez les deux qui ont disparu ?

Et je lui colle la photo des minions sous le nez. L'autre se gratte le nez.

- Vous pensez, moi j'en donne toute la journée des rondelles de saucisse, je ne retiens pas le visage de tous les gamins.
- Je comprends. Ça vous dérange si je jette un œil derrière ?
- Dans le laboratoire ? Non, bien sûr. Suivez-moi.

Dans ledit laboratoire, les espaces sont bien définis : le billot pour le boucher, un plan detravail pour le charcutier et le traiteur près des feux. Dans le transistor, France bleu tourne à fond, on entend Céline Dion qui mâche son « Encore un choir » avec peine, comme si elle avait du saucisson plein les ratiches. Je me demande si la viande rassit plus vite lorsqu'on l'expose à du Céline Dion. Alors que la québécoise entame le second refrain, je ne peux pas m'empêcher de plisser les yeux, d'autant que le traiteur siffle par-dessus. Le charcutier remarque ma contrariété et précise : « Et encore. Il siffle juste parce que le chef est là ».

Ils sont trois à bosser là derrière, et ça ne plaisante pas. Le ballet est orchestré au millimètre, ça se croise, ça se frôle, ça se passe les outils sans jamais se bousculer : « Il vous reste du gras dur ? demande le charcutier au boucher. Je vais faire mon émulsion pour les knacks.

- J'en ai rentré au dur hier ».

Le boucher est solide, boxeur amateur, l'habitude de taper dans la viande. Élégant aussi, il porte un parfum que j'ai déjà croisé ailleurs que dans une boucherie. Avec les deux battoirs qui lui servent de mains, il écartèle la tête d'un porc tout juste détaché de son corps pour récupérer la cervelle. Puis se tourne vers moi, son trophée en main : « J'ai connu des apprentis qui avaient des cervelles plus petites que ça ». À ce moment précis, dans son regard, je sens bien que je ne vole pas beaucoup plus haut qu'un apprenti.

Je salue le charcutier, un échalas timide qui nettoie ses boyaux avant de les fourrer de chair à saucisse. Ça ressemble à peu près parfaitement à des capotes qu'il rince sous l'eau, j'ai l'impression de tomber un jour de lessive rue Jeanne d'Arc.

Dans le fond de la pièce, près du four et du fumoir, le traiteur ne s'est pas arrêté de siffler ni de bosser une seule seconde. Lorsque je lui tends la main, il l'attrape, du céleri rémoulade plein les doigts. J'ai l'impression de serrer la pogne à un poulpe mort. Je le soupçonne de faire exprès, alors je décide de battre en retraite pour les laisser bosser : « Si vous voyez quoi que ce soit dans le quartier qui se rapporte aux gamins, merci de m'appeler immédiatement. Ce genre de disparition est souvent une course contre la montre, j'ai deux parents morts d'inquiétude à rassurer ». Personne ne m'écoute. Le traiteur sifflote du Michel Sardou, et je suis persuadé de voir la cervelle de porc posée sur le billot se contracter sous l'effet de la mélodie. Un livreur vient d'ouvrir la porte, il balance des cartons sur le carrelage et me tend le bon à signer. « Tu peux signer le bon de commande, j'ai les mains dans le sang », demande le boucher. Je m'exécute. Le dernier qui m'a dit ça était médecin légiste.

Retour boutique, le chef attaque sa vitrine, mais cette fois-ci côté intérieur : « C'est à cause des traces de doigts de gamin, ils foutent du gras partout à cause des rondelles de saucisse ». L'idée me passe par la tête de faire un relevé complet des empreintes pour voir si Tic et Tac sont passés par là, mais ça va prendre un temps fou, et ne pas me faire avancer beaucoup. « C'est quelque chose l'hygiène ! Pruneaux astique encore. Autrefois on s'embêtait moins, on nettoyait le sol avec l'eau de cuisson des saucisses - ce qui lave hyper bien c'est l'eau de boudin. Avant même avec l'eau rouge des knacks on lavait le laboratoire ». Je jette un dernier coup d'œil vers le labo, le temps d'apercevoir le grand charcutier brasser des kilos de chair fraiche dans une baignoire en inox. Il la malaxe, puis la tasse en boule et la fait claquer contre la paroi. La baignoire fait penser à celle d'un enfant.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'il essaye d'assembler un gamin après le passage d'une meute de Rottweilers dans un berceau, mais ça m'écœure.

« Au revoir Monsieur Pruneaux, et merci pour votre disponibilité.

- Oh je vous en prie. Belle journée ! »

Et merde, pas ça. Encore un qui me souhaite une belle journée. Je ne peux pas m'empêcher de lui poser la question qui me taraude depuis quelques mois, même si ça dépasse le cadre strict de l'enquête :

« Pourquoi vous me souhaitez une belle journée, Monsieur Pruneaux ?

Je veux dire, depuis quand vous dites belle à la place de bonne ? Ça fait longtemps que le beau a remplacé le bon ? Avant je ne le disais pas, et puis j'ai entendu ça dans une bijouterie chic du centre- ville. Comme on est un commerce plutôt chic, j'essaye de le dire aussi.

Je me dis qu'un boucher devrait plutôt continuer à faire dans le bon, surtout dans une maison dans laquelle on porte autant d'attention au produit qu'à l'emballage.

- Soit. Je vous souhaite une chic journée, Monsieur Pruneaux ».

Je vais continuer ma tournée au PMU, voir si un tiercé dans l'ordre pourrait rendre ma journée belle. Côté enquête, toujours rien de particulier à signaler. Ils sont au moins quatre professionnels à fréquenter la Maison Pruneaux chaque jour : le patron, Xavier Pruneaux, ainsi que le boucher, le charcutier et le traiteur. Et, certains jours, un apprenti, mais il est à l'école cette semaine. Je les ajoute à la longue liste des voisins dans mon carnet, consciencieusement, en soulignant malgré moi le nom de Pruneaux avec de la rémoulade restée coincée entre mes doigts.

7

~ « Ce n'est pas un jouet.

C'est beaucoup plus que ça, c'est ce qui va faire sortir nos chiffres de vente de la zone rouge ! ». Celui qui vient de proférer cette promesse à peu près aussi crédible qu'un geste social dans le quinquennat d'Emmanuel Macron est en costume trois pièces impeccable, à quatre pattes sur la moquette du bureau de l'Oncle. Il joue à la dinette avec un autre cadre, tout aussi bien habillé, sous l'œil torve de Philibert et du Tonton, consternés sur leur banquette Di Bufala.

« Bonjour Monsieur, qu'est-ce que je vous sers ?

- Des Zaricots verts (l'énarque à quatre pattes croit faire de l'humour).

- Il y en a un peu plus, je vous le laisse ? (L'autre se sent à l'aise, voilà qu'il improvise).

- Fermez vos gueules ».

L'ordre est tombé, aussi sec que la lame de Guillotin le jour de son premier essai concluant.

« Votre dinette, c'est de la merde.

- Euh... fait le cadre en balbutiant, tandis qu'il se relève et frotte ses genoux pour en ôter la poussière, habitude qu'ont perdu les secrétaires de direction avec le temps, en fait, toutes les études montrent que le jouet d'aujourd'hui doit aller vers une abolition du genre, et vers une fabrication éco responsable. Finies les pages roses poupées et bleues guerrier. Notre dinette pour petit garçon a été conçue entièrement en matériau recyclable, et pour chaque unité vendue nous plantons un arbre en Amazonie.

- Les études, je me torche avec. Chaque arbre que tu plantes en Amazonie il finit en pâte à papier pour imprimer tes études de merde. Ça fait cinquante ans qu'on vend des bagnoles aux morveux et des fers à repasser aux morveuses. De tout temps, on a été les premiers sur la dinette et la ménagère. Avec nous les gamines des années 80 avaient un trousseau de mariage complet avant même d'être réglées. Ce n'est pas en vous attaquant à ces connards de bobos qui vont faire leur marché à la campagne que vous allez renflouer les caisses. Ils vous font croire qu'ils sont allergiques au gluten, mais en vérité ils ne sont allergiques qu'à une seule chose : la thune. Ils préfèreraient crever plutôt que de dépenser un euro chez nous ». Et puis l'Oncle se tourne vers l'héritier : « Dès ta prise de fonction tu vas me faire le plaisir de virer les créatifs du labo, j'ai vraiment l'impression qu'on les paye à rien foutre ».

Les deux pingouins quittent le bureau en avalant leur orgueil et leur dernier bulletin de salaire. C'est le moment que choisit Philou pour faire son annonce :

« J'ai trouvé la grosse surprise, mon oncle. De quoi surprendre tout le monde au conseil d'administration.

- Tu m'en parles ?

- Je préfèrerais attendre et garder la surprise. Elle sera plus surprenante lorsque je serais vraiment chef.

- Si tu te pointes avec une voiture télécommandée rose spéciale sécurité routière, je fais son garage avec ton cul, je suis bien clair ?

- Ne vous inquiétez pas mon Oncle... ».

Les deux regardent par la fenêtre le gris de la zone industrielle où siège La Grosse Recré. Il ne fait pas beau. L'automne accroche sa sale ambiance sur des traînées de nuages. L'enseigne de leur voisin VADIGEL baigne le bureau d'une couleur rouge électrique, couleur croissance en berne. « Ne vous inquiétez, reprend Philibert. Tout est prêt pour la surprise du Chef ».

8

~ La surprise du Chef.

Il y a une bonne quarantaine de petits utilitaires garés en brochette devant le bâtiment de chez VADIGEL, où l'on présente aujourd'hui les nouveautés de Noël. Les fêtes de fin d'année ne débuteront que dans quelques semaines, mais il faut être tactique :

aujourd'hui les festivités s'anticipent, qu'il s'agisse des nouveautés dans les rayons de jouets, de la pose des illuminations ou des foies d'oies à rendre gras pour les traiteurs. À peine la rentrée des classes digérée, faut se dépêcher de choisir, parce qu'en novembre il y a les articles de Pâques qui débarquent. Par la fenêtre du bâtiment voisin, Philibert remarque le Berlingo rouge sang de la Maison Pruneaux, tout juste arrivé. À l'intérieur, dans une salle de réunion revêtue pour l'occasion de ses habits de show-room (quelques plantes vertes et les tables des dites réunions maquillées en stands couverts de bouffe), les professionnels des métiers de bouche déambulent et goûtent, sélectionnant avec soin les articles VADIGEL tout prêts qui viendront renforcer leur vitrine au mois de décembre.

Après avoir flirté un peu avec Séverine, sa téléconseillère préférée (« hi hi, attendez Monsieur Pruneaux, j'enlève le casque pour vous faire la bise »), et négocié le tarif des magrets de canard commandés par lots de cinquante, Pruneaux s'attarde devant le stand de La surprise du Chef, où un démonstrateur cuit de la queue de langoustine qui terminera dans une excellente verrine toute prête à vendre. Mais elle n'en n'a cure, la Maison Pruneaux, des produits transformés ; la cuisine, c'est son métier. Le chef est là pour prendre des idées. Par exemple, si le carré crémeux aux saint jacques et cabillaud, pointe de yuzu semble le laisser pas mal indifférent, il note en revanche que le conditionnement du produit en pâte à tartelette carré est très intéressant. On gagne en place et en conditionnement.

Il est interrompu dans ses pensées par Marie, la chef des télévendeuses pour tout VADIGEL Grand Est. Lorsqu'il lui raconte les malheurs du quartier, les gamins disparus et la visite de la police le matin même, il plaisante : « Il m'a pris pour le boucher de Saint Nicolas ? On a que du porc en saumure en ce moment ! ». La commerciale se marre : « Vous voulez du gamin ? S'il faut on peut en trouver, il doit bien y avoir une filière à Madagascar ».

Éclats de rire, dégustation des huîtres, flatteries, geste commercial, à l'année prochaine.

« Et n'oubliez pas, Monsieur Pruneaux. Même si on est un peu cher, on ne fait que du bon. Et vos clients, qu'est-ce qu'ils veulent ? Du bon ! Le prix suscite la convoitise, seule la qualité fidélise !

- Vous avez raison Marie. Je vous souhaite une belle journée ».

9

~ Trêve de plaisanterie.

Il est dix-neuf heures, soit dix-huit heures déjà écoulées depuis la disparition de Dupont et Dupond, et toujours aucune piste sérieuse. Statistiquement, dans trente-six heures on pourra vraiment commencer à douter de retrouver les enfants vivants. L'enquête de voisinage m'a épuisée, beaucoup trop de vieux dans ce quartier, le genre qui prend la police pour le bureau des pleurs. Et dire que dans le coin on va bientôt fermer la maternité et la faculté de pharmacie ; autant foutre un panneau EHPAD aux deux extrémités de la rue, on gagnera du temps sur la reconversion urbaine.

Au milieu des plaintes pour incivilité et sur la saleté des trottoirs (et puis du bruit la nuit, aussi, tout de même, la police pourrait faire quelque chose, tenez, quand le maire est passé, vous savez le nouveau, le jeune, pas le gros d'avant, il m'a promis d'enlever la bouche à incendie devant chez moi, et ben j'attends toujours, pourtant j'ai voté pour lui), je n'ai relevé aucune piste intéressante. C'est comme si les lardons étaient partis en fumée.

De retour à la Maison Lobau, lorsque le Patron me demande un compte-rendu rapide (« Vas-y accouche, Le Truc »), je lui dis que malheureusement il ne peut être QUE rapide :

« Vers une heure, la mère croit entendre du bruit dans la chambre des monstres. Elle se lève pour aller les border et constate leur disparition. Elle croit à une blague en mode partie de cache-cache, fait le tour de l'appartement plusieurs fois, avant de réveiller son mari. Puis ils descendent dans la rue, fouillent le quartier, réveillent quelques voisins avec leurs cris, et finissent par appeler la police qui leur envoi Chicon. Personne n'a rien vu ni entendu. Et du côté de l'alerte enlèvement ?

- On a mis Picon sur le tri des appels (est-ce qu'il avait mal entendu le jour où on l'avait baptisé ou est-ce qu'il était vraiment con, mais pour le Patron, Chicon s'appelait Picon), mais pour l'instant rien de concluant. Toujours les mêmes tarés en mal de reconnaissance médiatique qui disent avoir vu Tom et Jerry. Y'en a même un qui a appelé en disant qu'on s'était trompé de photo parce que les vrais disparus venaient de passer devant chez lui, dans la rue.

- Je vois.

- Cette enquête est un bâton merdeux, Le Truc, va falloir me retrouver vite fait les photocopies en pyjama. Fais des miracles s'il le faut, la préfecture est sur les dents, ils tiennent déjà le PR tout prêt au frigo en cas d'heureux dénouement ».

Et le Patron de partir dans une quinte de toux sponsorisée par la Seita qui lui arrache un glaviot de mazout noir comme l'avenir d'un érythréen. Le gars est poli, il met la main devant la bouche, alors le morceau de poumon échoue dans sa paume. Qu'il me tend. Puis, constatant les dégâts dedans, se ravise, et se contente de conclure : « Tenez-moi au courant ».

C'est seulement en rentrant dans mon bureau que je prends conscience de l'odeur sur mes vêtements. Je contemple une statuette en résine de Gaston qui fait face à Mademoiselle Jeanne, en me disant que si un looser pareil parvenait à séduire les chargées d'accueil, je pouvais décemment espérer filer rencart à Sabrina, la vosgienne, avant la fin de l'année civile, lorsque je sens le fumet de chair à saucisse. Comme un délicat parfum de bois de hêtre, un truc de saloir et de viande fraîche. Je me demande si j'ai loupé un truc, si mon prédécesseur avait caché quelque part par là une statuette de son héros en viande, et puis finalement en reniflant mon pull, je m'aperçois que c'est moi qui poque. Mon passage à la boucherie aura été plus marquant qu'il n'y paraît : je sens le jambon à plein nez, ça me filerait presque la dalle. Sans prévenir ni frapper à la porte, Chicon fait son entrée dans mon bureau - une endive et un jambon, il ne manque plus que l'inspecteur Béchamel pour voir réuni le gratin de la police nancéienne. Chicon balance : « J'ai peut-être un truc pour toi, rapport à la disparition de David et Jonathan. Ça m'a fait tilt tout à l'heure. Simone Weber, elle a tué et découpé son mari dans le même quartier, au 158 avenue de Strasbourg. Ce n'est même pas à cent mètres de chez les gamins. Je ne dis pas qu'il y a un lien direct, mais on ne sait jamais, avec les maniaques qui trainent... Mais attends... (il renifle). Memet... t'as bouffé des rillettes ? ».

Je lui claque la porte sur le nez et je dévale les escaliers. Je vais aller sur place pour me rendre compte, je ne suis pas allé jusqu'au 158 aujourd'hui. Il est gentil Chicon, sa piste sent la voie de garage, mais si j'y vais on ne pourra pas dire que je ne l'ai pas fait. Je grimpe dans la Dacia de service (la misère, spécial HautDul Police d'état, qu'est-ce que tu veux faire comme course poursuite avec une Dacia ?), en voiture Simone Weber, et je file vers l'avenue de Strasbourg à deux pas.

Mais pas le temps d'aller réveiller les morts chez la diabolique, parce qu'au 107, ça s'agite devant la vitrine de Chez Pruneaux. Un gars à capuche noire, voûté et discret comme un fer à repasser, est en train de saccager sa vitrine à la peinture. Je le vois dessiner des lettres plus hautes que lui. J'enclenche le gyrophare, je défonce la pédale d'accélérateur avec le talon ce qui, sur une Renault, ne sert peu ou prou à rien et puis j'empoigne le frein à main, je tire un câble digne des plus beaux dérapages des cousins de Sabrina sur le parking de l'Intermarché à Bruyères, et je m'éjecte pour interpeller l'individu. L'autre, surpris en flag, se retourne et me gaze la gueule avec sa bombe de peinture avant que je ne puisse voir son visage. Putain, j'espère que ce n'est pas du bleu, j'ai détesté Avatar. Le temps que j'arrive à ouvrir les yeux sans chialer, le Darth Maul a pris la poudre d'escampette. Je me débarasse de la peinture collante comme je peux ; c'est épais et ça colle, ça me fait penser à des trucs que j'ai vu sur Internet. Finalement, après un tuto beauté dans lequel la salive remplace le démaquillant, je vois sur mon mouchoir que la peinture est rouge. Quelques passants noctambules témoins de l'agression se sont approchés et font cercle autour de la vitrine, sur laquelle le peintre de nuit a inscrit : MURDERER. A travers le graffiti, je découvre mon reflet : la peinture ressemble à du sang et me donne l'air d'un blessé de guerre. Tu parles, d'une blessure, infligée par un peintre. Il aurait au moins pu signer son œuvre, ça aurait fait avancer mon enquête.

10

C'est la nuit.

Le crépuscule a amené le désespoir dans ses valises de fatigue et l'a déposé chez les parents ravagés par la disparition de leurs enfants. L'éclairage public s'est mis à dispenser ses halos blafards, comme les cercles de lumière d'un cabaret poussiéreux qui n'éclairent que les cafards. Chicon prend son service, Sabrina maltraite sa Polo dans les lacets qui la conduisent dans les Vosges, Pruneaux vient enfin de rentrer à la maison et se prépare un petit plateau télé tandis que le Patron et l'Oncle, par une drôle de coïncidence, se sont endormis au même moment devant un reportage sur les commandos antispécistes. Moi, je suis passé mentir aux parents de Heckle et Jeckle en leur disant que l'enquête avançait, puis je m'applique à exploser mon quota d'heures supplémentaires. Je joue la filoche en planquant au coin de la Maison Pruneaux. Assis dans ma voiture personnelle, une Citroën C3 pourrie comme l'éthique policière de Gaston Lagaffe, j'écoute France Info ; toutes les vingt minutes, la rediffusion de l'alerte enlèvement me rappelle que je ne fais pas assez bien mon boulot. J'essaye de gratter ce qu'il me reste de peinture rouge incrustée dans le front avec mon ongle le plus long, en me matant dans le rétroviseur.

C'est la nuit. Sur l'avenue de Strasbourg tous les chats sont gris, parce que les autres, moins cons, sont Rue de Saverne. Je les vois qui se faufilent un par un dans la petite rue adjacente au boulevard, puis qui entrent par un trou en bas du grillage pour rejoindre l'arrière-cour de la Maison Pruneaux. Après je les perds de vue, mais si j'en crois les cris et les feulements de fauves qui viennent de là, on doit sûrement s'y disputer les restes de viandes tombés à côté des poubelles de la boucherie. En dehors des matous du quartier, pas une âme qui vive pour profiter du buffet à volonté.
Lorsque soudain, ça bouge à ma droite : après les chats, voilà un pingouin. Un gars de la haute, fagoté comme pour un bal dans les Carpates, on croirait un serveur de l'Excelsior. Il s'avance furtivement en longeant les murs. Qu'est-ce qu'il fout dans ce quartier à cette heure ? Il cherche le grand frisson ? Il a l'air trop trouillard. Il vient voir une maîtresse ? Non, sinon il aurait piqué une rose dans les parterres du Parc Orly. Le voilà qu'il se fout accroupi devant le trou de la Rue de Saverne. Il a un kiffe sur les chats ou quoi ? On dirait qu'il sait parfaitement où il va. Sans égard pour son costume dont le seul nœud papillon doit valoir deux ou trois mois de salaire à Lobau, il se met à quatre pattes et s'empresse de passer le grillage. Merde. Je sors de ma caisse aussi discrètement que le silence étouffant de la rue le permet, et je glisse comme une ombre aux trousses du richard. Je colle un œil à la grille glacée, et je vois mon client en grande discussion avec un autre gars, habillé en blanc. Est-ce qu'il l'attendait là ? Je suis en planque depuis deux bonnes heures, et je ne l'ai pas vu rentré, ça veut dire qu'il s'est caché pendant la journée... Ils sont trop loin pour que j'aperçoive leurs visages, mais j'entends que ça chuchote. Régulièrement, le visiteur en noir se tient la joue, comme s'il avait une rage de dent.
Les chats se sont cachés le temps du conciliabule, je vois leurs yeux réfléchir dans le noir. Finalement, le gars en blanc donne un paquet cadeau au gars en noir, qui est obligé de distribuer deux trois coups de tatane aux chats qui semblent manifestement autant attirés par le contenu du paquet que moi.
Le pingouin se tourne vers la grille. J'ai à peine le temps de me redresser et de me coller au mur, le cœur à cent quatre-vingts dans les tempes, que je l'entends s'approcher. Je cours vers ma bagnole, je me jette dedans, heureusement que le plafonnier est défoncé depuis longtemps - l'obscurité me couvrira. Je claque la portière lorsque le manchot empereur réapparaît, paquet sous le bras. Sur le fil. Il dégage fissa, avec sa silhouette de Ministre du Budget. Et merde. Est-ce que je le suis, ou est-ce que je reste pour choper son complice en blanc ? Qu'est-ce que c'est que ce deal en plein terrain vague ? Le temps que je prenne une décision, le bourgeois a filé. L'homme en blanc, lui, ne passera jamais le trou du grillage. Après plusieurs heures d'attente, j'abandonne : soit il habite une cabane entre deux poubelles avec quarante colocataires chats, soit il s'est enfui par le bâtiment, donc par la Maison Pruneaux... Ça, j'en aurais le cœur net demain matin dès l'ouverture. En attendant, je note dans mon carnet le logo que j'ai reconnu sur le paquet cadeau transporté par l'édile : La Grosse Recré. Des gars qui trafiquent dans le dos d'une boucherie à coup de paquets cadeaux, un peintre agresseur et un double enlèvement de marmot... je crois que je vais aller dormir quelques heures.
Mais... qu'est-ce que c'est que cette odeur ? Ça me prend au nez ! Ma C3 sent le cèleri rémoulade.

11

Pruneaux passe l'éponge.

Le lendemain matin, je suis de retour Avenue de Strasbourg. Si ça continue je vais louer un loft sur place, ça me fera gagner du temps. Juste que je n'ai pas l'âge moyen pour le quartier, je pourrais commencer à y penser dans une cinquantaine d'années. Xavier Pruneaux nettoie sa vitrine, encore. Le pauvre. Si j'en crois le mal que j'ai eu à me retirer la peinture en question de la gueule, il n'est pas près de voir le soleil passer à nouveau à travers la vitrine pour entamer la cuisson des côtelettes. Il est interrompu dans son grand ménage d'automne par un vieux comme le monde qui rentre dans la boutique. Alors que le chef le suit pour le servir et laisse la peinture à moitié effacée, on lit sur le carreau : MURDER et puis un tas de bouillasse rouge clair là où Pruneaux a déjà frotté. Comme si le mot lui-même avait tué.
Je m'invite dans la boutique à la suite des deux virils. Le client est un avion de chasse (lunettes d'aviateur, survêtement bleu militaire, moustache), mais un avion de chasse après un crash (les lunettes tiennent par miracle grâce à un morceau de scotch, le survêtement ne s'ouvre sur rien d'autre qu'une toison pelée poivre et sel - sous-pull de poils - et la moustache est clairsemée). Le gars a perdu de sa superbe, sûr, mais en l'entendant causer, je comprends qu'il a des circonstances atténuantes : deux guerres à son actif, dont celle du Golf, alors « tu parles si j'en ai vu de la viande ». Il tente de réconforter le patron en crachant sur les végans qui, ces derniers temps, semblent tirer leur anémie vers la colère. « Bon sang de veau mais c'est bien sûr ! Je m'exclame. Pourquoi je n'y ai pas pensé ! J'ai vu passé une note des Renseignements Généreux sur les mouvements d'action directe des vegans intégristes ». Pendant ce temps-là, l'aviateur se plaint : « J'ai 8.6 de tension ». À son haleine, je comprends que les deux chiffres doivent être son baromètre quotidien, aussi côté bière. À dix heures il est fumé comme de la Morteau. Enfin Saint Exupourri décolle, je vais pouvoir cuisiner le boucher.
Si le fumier qui m'a refait la façade en monochrome est un de ces végans albinos, c'est que le graffiti n'a rien d'une dénonciation, ni d'une menace à relier aux disparus. Mais il me reste la question du mystérieux livreur de cadeau nocturne. Quelque chose me dit que c'est ici que ça se noue. J'attaque :

« Je suis désolé pour votre vitrine.

- Pas tant que moi. Ça fait trois fois ce trimestre. Je passe mon temps les mains dans l'acétone, je vais terminer par avoir des os à la place des doigts.

- Vous les mettrez dans le pot au feu. Trois fois vous dites ? Mais vous n'avez pas porté plainte ? Trois fois, dont deux avant la disparition des gamins. La piste de la dénonciation anonyme s'éloigne.

- Bien sûr que si, j'ai porté plainte, les deux premières fois. Mais c'est comme pisser dans un violon. Vous pensez vraiment que lorsque la Police doit s'occuper de gamins qui disparaissent elle a du temps pour l'art contemporain ?

Là il marque un point. D'autant qu'il a l'air sincère. Je passe la seconde.

- Justement. J'ai passé la nuit à surveiller votre boutique, et il n'y a pas que les végans qui vous font des cadeaux dans le dos. Ça vous dérange si je passe dans le laboratoire ? J'ai des emplois du temps à vérifier. - Je vous en prie. Mais gardez vos manières de CPE, ces gars-là ne sont pas allés à l'école longtemps.

Je rentre dans l'arrière-boutique. Les trois hommes en blanc me dévisagent comme s'ils voulaient me passer dans la machine à chair à saucisse. Pourtant, j'ai l'intuition que l'un d'eux donne des rendez-vous coquins à des bourgeois la nuit, au royaume des chats. Le boucher et le charcutier retournent à leurs découpes respectives, on entend le TCHAC TCHAC de la feuille qui sépare les côtes du bœuf.
Le traiteur, lui, ne me quitte pas des yeux :

« Venez voir, commissaire, j'ai un truc à vous faire goûter ».

Il me met le nez sur une casserole. À l'œil, rien de ragoûtant : on croirait de la viande effilochée qui fait un spa dans du saindoux. « Prenez une bonne cuillère, c'est des rillettes chaudes, c'est en train de terminer de cuire. Je mets ma main à couper que si vous n'avez pas immédiatement envie d'y retourner, on ne retrouvera jamais vos gamins ». Le pari me semble osé, parce que le contenu de la casserole n'a pas l'air ragoûtant. Mais je plonge ma cuillère dedans, et je fourre les rillettes dans ma bouche. C'est gras, c'est chaud, et c'est bon. Et merde c'est bon. Mais bon. Sans que je n'y puisse rien, un orgasme me soulève les reins, tout à coup, je sens la chaleur grasse qui tapisse mon ventre avec un câlin de grand-mère, je suis La Vache et le Prisonnier, j'ai l'impression de mettre ma langue dans la bouche d'une vieille indienne, dernière femme encore libre, d'être un fennec qui fend les herbes de la savane dans une course folle, oh que c'est bon, je replonge la cuillère dans la chaleur de rêve, je suis un Cœur de Porc, je me laisse aller entre les jambes de la plus vieille femme du monde, laide mais si pleine de chaleur et d'expérience.
J'ouvre les yeux. Les quatre autres me regardent en se marrant. J'ai l'impression d'être pris en faute, comme si je venais de prendre quinze jours de vacances au Club Med d'Alep avec le diable. Le traiteur sourit, il a gagné son pari - mais c'est le boucher qui reprend : « Vous êtes encore après vos gamins ? Moi je n'ai qu'un conseil à donner au ravisseur. Lorsque qu'il va les découper, il faut faire bien attention au moment de débiter la colonne, parce que ça va vite à faire plein de petits éclats à cet endroit-là, après on les retrouve dans la viande et ce n'est pas agréable sous la dent ». Seul le charcutier ne bronche pas, je jurerais même qu'il a pâli. Il n'aime pas l'humour de boucher ? Je le sens foireux, je connais cet air coupable, c'est le même que celui de mon cousin Nazim lorsqu'il met une viande qui a passé la date depuis trois semaines sur la broche à kebab. Nerveux, il essuie ses mains dans son tablier et prend les clés qui pendent au clou, à côté de la porte :

« Je vais à la cave.

- Vous avez une cave, ici ? je demande à Pruneaux.

- Oui, la réserve. On y met le vestiaire des employés, les conservateurs, et puis la viande en saumure aussi.

- La viande en saumure ?

- Ben oui. Un mélange d'eau et de sel nitrité. Ça remplace le sucre et le salpêtre qu'on mettait autrefois. Comme ça on peut garder la viande longtemps, tendre et bien rosée. Je mettrai bien les végans qui ont salopé ma vitrine en saumure, histoire de leur faire vraiment passer le goût de la viande.

Nom de dieu. Ça y'est, ça me saute aux yeux, le puzzle se met en place. Je jette un œil à l'assemblée, chacun a déjà remis son nez sur son boulot. Je remarque qu'ici tout le monde porte des rayures verticales. Il paraît que ça mincit. Moi je dis que c'est dangereux de porter des rayures verticales quand on a l'air coupable, ça donne un avant-goût de la taule.
Je descends les escaliers à la suite du charcutier.

12

La cave se rebiffe.

Lorsque je pousse la porte de la réserve, le grand échalas sursaute. La cave est humide, grise, ça sent le béton mouillé, comme la Maison Lobau les jours de pluie. Les conservateurs ventilent, ça fait un boucan d'enfer. La seule ampoule qui éclaire péniblement le lieu bourdonne comme une mouche après la viande. Comme il fait sombre, je reconnais immédiatement la silhouette du charcutier : c'était lui la nuit dernière dans le terrain vague.
Il prend un air détaché et se dirige vers le vestiaire où il change de tablier : « La propreté, c'est important, le patron est intransigeant là-dessus. Un bon ouvrier doit garder son tablier propre, sinon c'est qu'il ne travaille pas bien ». Un instant auparavant, il était devant de gros tonneaux de plastique bleu, les mêmes qu'utilisaient mes pécores de Void Vacon pour cacher leur gnôle. Je lui réponds :

« Je comprends. Dans votre métier il vaut mieux rester blanc. »

L'autre calcule l'allusion, il se tend. J'ai ferré le poisson, alors je mouline :

« Admettons que vous soyez un ouvrier irréprochable, vous seriez constamment habillé d'un blanc immaculé. Le genre de blanc qui vous ferait repérer même dans les coins sombres, en pleine nuit ».
L'autre blanchit encore, avec le tablier propre ça fait un ensemble monochrome pas dégueu.

« Je vous ai vu hier, en train de trafiquer dans l'arrière-cour. On fait des heures sup ?

- Ce n'est pas ce que vous croyez...

- Je ne crois rien, rassure-toi. Je ne crois que ce que je vois, comme Saint Nicolas. D'ailleurs, une fois que tu m'auras dit ce que tu trafiques, j'aimerais bien voir ce qu'il y a dans ces tonneaux bleus. Le charcutier n'a plus de couleur dans le visage, avec ses godasses de boulot blanches et cirées, on croirait un coton tige.

- C'est de la saumure, rien d'intéressant. Je vais être franc avec vous, commissaire. J'ai un gamin à la maison, et ma femme attend le deuxième. Ce n'est pas avec mes mille deux cent balles par mois que je m'en sors, alors je tape un peu dans le stock pour faire de la revente au black. Une sorte de treizième mois, quoi. Si vous le dites au patron, je suis dans la merde.

- Justement, arrête de faire l'andouille. Tu vas me faire croire que tu tires un peu de marchandise et que tu te fais chier à faire des emballages cadeaux ?

L'autre hésite, cherche une explication. Je remonte la proie.
- Il n'était pas un peu vieux pour recevoir un cadeau, ton client ? Il avait plus le physique d'un baveux

ou d'un ministre que d'un mec qui achète au black parce qu'il a du mal à boucler ses fins de mois ».
Le charcutier noue son tablier pour la douzième fois. Comme il ne sait plus quoi faire de ses mains, il triture nerveusement son nom brodé sur sa veste. « Erwing ! ». Pruneaux appelle depuis le haut des escaliers. « On a grillé une pièce du boucher pour faire goûter au commissaire, vous montez ? ». Erwing le charcutier a tourné la tête le temps de l'apostrophe. L'appel du ventre. Erreur fatale. Je me jette sur les tonneaux bleus et je fais sauter les couvercles.
Les deux enfants sont là, figés dans l'eau comme des tanches. Ils me fixent de leurs yeux exorbités, les mêmes que ceux de la photo devant la console de jeux. On croirait des œufs en gelée. Des croûtes de sels se sont déjà formées sur leurs sourcils. Leur vue me coupe tellement le souffle que c'est à mon tour de rester pétrifié. J'ai croisé le regard des méduses. Je viens de découvrir deux enfants dans le saloir d'une boucherie.

13

Le jour de gloire est arrivé.

Dans le hall de la Maison Lobau, Sabrina me regarde avec les yeux de l'amour. Sûr que cette fois-ci, c'est du tout cuit, ce soir rendez-vous à l'Aire de Crantenoy, on va faire chauffer la banquette arrière de la C3. Les gars qui passent par-là me tapent dans le dos en me félicitant. Tout à l'heure le chef me remettra une médaille en présence du Ministre de l'Intérieur ; finalement le Président a dû partir en urgence régler un problème de scandale sanitaire dans l'outremer. Déçu de ne pas pouvoir me remettre la breloque (il n'y a pas de petite récupération), il va faire du boudin antillais.
Je raconte à Chicon comment j'ai maitrisé le charcutier dans la cave, j'en rajoute un petit peu parce que je vois Sabrina qui écoute. En fait j'en fais des caisses. En avant les paraboles de boucher, je dis des trucs en italique : « Tu vois, Chicon, la pièce du boucher est celle qui est cachée dans la viande, il faut bien suivre le fil pour la découvrir. Si tu n'es pas délicat et que tu tranches comme un bourrin, tu n'as aucune chance de la découvrir. C'est pareil pour une bonne enquête. Suivre le fil, assaisonner, et au bon moment, le coup de filet et la mise au court bouillon ». Le belge s'en carre comme de son premier slip, mais fait mine d'écouter, c'est autant de temps qu'il ne passe pas sur le terrain à travailler.
« Lorsque Pruneaux m'a vu remonter de la cave avec son charcutier menotté, sa première réaction a été de se plaindre parce qu'il allait devoir retrouver un ouvrier qualifié à quelques semaines des fêtes. L'autre n'a pas voulu parler, mais on l'a mis en cellule avec les géorgiens, alors ce matin il a tout lâché. Il a confirmé ce que je pensais. C'est le papier cadeau qui m'a mis la puce à l'oreille. On ne livre pas de la contrebande en l'emballant avec ce genre de papier, sauf si on n'a que ça sous la main. La tronche du client en noir me disait quelque chose, et ça ne m'est revenu que lorsque j'ai vu les gamins avec leurs yeux de pourris gâtés : c'est Philibert D'Haussonville, l'héritier de La Grosse Recré. Ce pervers va hériter de l'empire de son Oncle, et pour marquer la passation, il a voulu offrir un banquet avec de la vraie viande d'enfant aux actionnaires. Restait à trouver un complice assez givré - ou dans la dèche, pour honorer une telle commande ».
À ce moment les cow-boys de la BAC débarquent dans le hall en poussant devant eux un gamin de vingt ans à tête d'endive, menottes aux mains. « On a retrouvé ton peintre, Memet. Il s'attaquait à la Maison Revest quand on l'a chopé ». Je dévisage le gamin. Il a besoin de fer, c'est clair.
Et puis c'est le Patron qui descend les escaliers en courant quatre marches derrière ses poumons : « Patricia ! (est-ce qu'il avait mal entendu le jour où on l'avait embauché ou est- ce qu'il était vraiment con, mais pour le Patron, Sabrina s'appelait Patricia) Vous avez embrassé notre héros du jour j'espère ! » La vosgienne rougit comme une tranche de lard dans une sauteuse. Et puis le Patron se tourne vers moi : « Vous allez me faire le plaisir de virer vos merdes de Gaston Lagaffe et de me faire un bureau présentable avant la visite du Ministre. On va faire poser une plaque toute neuve sur la porte, on vous doit bien ça. Vous avez bien bossé. Bravo, Machin ». Venant de lui, passer du Truc au Machin a presque l'air d'une promotion.

Chicon me regarde avec ses yeux de légume vapeur, et puis me pose LA question : « Y'a un truc que je ne comprends pas, Memet. Comment t'as fait pour sauver les gamins et les rendre vivants à leurs parents après 36 heures de saumure ? Ils avaient un tuba ou quoi ?
- Ah ça, Chicon, il faut que ça reste un secret. C'est grâce à des secrets comme celui-là qu'on devient une légende.

14

La chute.

On a beau tutoyer les sommets, on finit toujours par retomber. Deux mois après l'affaire qui m'avait valu une médaille et les bras de Sabrina (assez dévevants, finalement ; la C3 l'avait vite lassée et elle avait fini par trouver un régulier, un costaud de Rambervillers qui avait une Golf GTI tunée), ça ricanait à nouveau sur mon passage dans les couloirs, parce que le Patron m'avait confié la protection rapprochée de Saint Nicolas pendant le défilé. « Vous avez été tellement proche de la Légende sur l'affaire des gamins dans le saloir, Machin, là vous allez pouvoir la toucher en vrai ! ».
Me voilà donc à me cailler les miches en collant au cul d'un bénévole qui sent le vin chaud et qui jette des bonbons aux pisseux pour entretenir la clientèle des dentistes. Thierry Levoisin, le dentiste Star Trek, avait d'ailleurs déposé contre son ancien ami Philibert à charge, en l'accusant d'avoir récupéré de la viande d'enfant entre ses dents. Ce qui ne tient pas chronologiquement, mais si ça peut alourdir la peine des sadiques, je suis pour que l'on mente comme un arracheur de dent. Le Philou en question avait été incarcéré et devait actuellement se faire refaire le râtelier du côté de Charles 4 - on avait dit pas les enfants.

Ça vibre dans ma poche. Je dégaine mon téléphone professionnel, un Iposte (c'est comme un Iphone mais avec un forfait La Poste et des photos à quatre pixels de résolution). Et merde. Encore une photo des gamins. Depuis qu'ils sont de retour dans leurs pénates, j'en reçois une bonne dizaine par semaine. Ce n'est pas parce que je leur ai sauvé la vie qu'ils doivent pourrir la mienne. Si je déchiffre correctement ce qu'essaye de me raconter mon écran, ils sont assis sur leur sempiternel canapé, mais cette fois-ci avec un pyjama Batman. J'apprécie l'hommage. Je réponds à la mère, vite fait, en l'encourageant à leur faire lâcher un peu la manette et à faire des activités de plein air, je ne sais pas moi, comme aller glaner aux champs.

Sous sa barbe de déguisement qui le démange, Saint Nicolas n'arrête pas de lorgner le flic derrière lui. « Je ne comprends pas, j'ai pourtant été mis hors de cause. Comment il a fait pour comprendre ? Ou alors c'est un hasard total ». Personne n'avait reconnu l'Oncle lorsqu'il s'était proposé spontanément pour endosser la robe de Saint Nicolas. Avec son âge et son ventre arrondi, l'association avait été trop contente de trouver un volontaire parfait en la personne de ce nouveau bénévole. Lui avait conservé la direction de son groupe, pour son plus grand plaisir ; les chiffres de vente repartaient même à la hausse. Grâce à la sulfureuse histoire de l'héritier et de ses idées sadiques, et malgré l'indignation, la fréquentation des magasins avait doublé.
Alors, suivi de près par Memet, son collègue turc, Saint Nicolas rit sous cape en pensant à son neveu qui porte la mitre en prison, et envoie le signal au Père Fouettard complice qui, discrètement, prend deux enfants par la main dans la foule et disparaît au coin de la rue, au nez et à la barbe des parents.

On ne va quand même pas laisser passer une si bonne idée.